

est la même île que La Pérouse a désignée sous le nom de Maouna.

A cinq heures de l'après-midi, la *Pandore* fut séparée de sa conserve. Croyant qu'elle était à peu de distance, on lança des fusées, on tira des coups de canon; ce fut inutilement, car le temps devint brumeux et se mit à l'orage.

Le 23 et le 24, Edwards croisa pour retrouver le *Tender* auquel il avait d'ailleurs donné rendez-vous à Anamouka; ce bâtiment était assez bien approvisionné de vivres, et avait diverses marchandises ainsi que des armes à feu.

En allant à l'est, on vit encore une des îles des Navigateurs; le 28 on eut connaissance d'Hapaï, une des îles des Amis; le 29 on mouilla dans la baie d'Anamouka. Un canot qui fut envoyé à terre ne rapporta des nouvelles ni du *Bounty* ni du *Tender*; il revint chargé de provisions. Le lendemain Tatafi, roi de l'île, vint à bord; il descend en ligne directe de celui qui régna quand Abel Tasman en fit la découverte.

Les Anglais furent frappés de l'état de civilisation d'Anamouka, où les limites de chaque propriété étaient marquées par des bornes et entourées de haies à la manière chinoise, les chemins bordés de fossés et les sentiers qui conduisaient aux maisons bien garnis en cailloux et ombragés par des allées d'arbres. On enseigna

aux insulaires à multiplier les ananas; ils s'en montrèrent très-reconnaissans. Ils prouvèrent qu'ils connaissaient toute l'étendue du droit de possession, en se faisant payer pour les arbres que l'on abattit, pour le moindre brin d'herbe que l'on coupa, pour l'eau que l'on puisa à l'aiguade. D'un autre côté, ils marquèrent peu de respect pour la propriété de leurs hôtes. Quoique les Anglais fussent accompagnés d'un détachement sous les armes, ils furent sans cesse inquiétés par les naturels; un d'eux se glissa derrière Corner, et lui donna un grand coup de massue qui heureusement n'atteignit pas cet officier à la tête: il ne le frappa que sur le col; mais l'étourdit assez pour que l'insulaire pût lui prendre son mouchoir. Heureusement Corner se releva avant que le voleur eût le temps de s'enfuir, et le terrassa.

Tatafi s'embarqua sur la *Pandore* pour aller lever le tribut dans les îles de sa domination. Avant de s'éloigner, Edwards laissa une lettre pour le commandant du *Tender*.

On voguait vers Tofo: le volcan de cette île offrit pendant la nuit un spectacle magnifique. Dès le matin, deux pirogues allèrent à terre pour annoncer l'arrivée de Tatafi et de Tabou. Ces deux monarques voulant s'attirer plus de considération de la part de leurs sujets, se firent conduire dans

la penniche de la frégate. Les vassaux de Tatafi vinrent à sa rencontre en pirogue, et lui rendirent hommage en posant leur tête sur le bord du canot; Tatafi, selon l'usage du pays, la foula aux pieds. Dès qu'il eut mis pied à terre, il distribua à ses sujets les présens qu'il avait reçus des Anglais, et déploya une générosité digne d'un grand prince.

Il se trouvait dans la foule quelques-uns des insulaires qui avaient attaqué le capitaine Bligh et son équipage en 1788. Ayant reconnu Hayward, ils conçurent de grandes craintes; en effet Edwards témoigna au roi qu'il était indigné de la conduite atroce de ces hommes; ils se tinrent à l'écart, mais on les tint quittes pour la peur, parce que l'on craignait que le *Tender* ne tombât entre leurs mains.

Le vent s'opposant à ce que l'on allât visiter Tongatabou, on fit route pour Katoua et pour les îles des Navigateurs, que l'absence du *Tender* avait jusqu'alors empêché de reconnaître; on s'efforça d'atteindre les plus orientales.

Le 12 juillet on découvrit au nord-ouest un groupe d'îles, que l'on se réserva d'examiner au retour. Le 14 on vit trois autres îles que l'on regarda comme faisant partie du groupe des Navigateurs. Les insulaires donnent à la plus grande le nom de Toumaloua. On en passa à peu de distance.

Malgré les invitations réitérées des Anglais, les naturels ne voulurent pas venir à bord.

Le 15 on atteint à Otoutouéla, l'on y aperçut entre les mains des Indiens des lambeaux d'habit et des boutons de marins français; ils provenaient sans doute du massacre de De Langle et de ses malheureux compagnons. Les Anglais parcoururent ensuite successivement les îles qu'ils avaient déjà vues en allant à Anamouka. Les habitans ont de fréquentes relations avec celle-ci, la religion, les mœurs, les usages y sont les mêmes. Quelques chefs vinrent à bord; l'un était de la famille de Tatafi, l'autre de celle de Toubaou; le principal chef ne parut pas. Le mouillage est meilleur dans ce groupe qu'aux îles des Amis; l'eau y est excellente et le terrain bien boisé. Les naturels furent tranquilles et montrèrent beaucoup de loyauté dans les échanges. Ils apportèrent entre autres choses aux Anglais de très-jolis perroquets d'un plumage éclatant et varié.

Les Anglais nommèrent ce groupe *les Howe*; il est composé de quatre îles qui reçurent les noms de *Barrington*, *Sawyer*, *Hotham* et *Jarvis*; le canal qui les sépare eut celui de *détroit de Curtis*. On comprit sous la dénomination générale d'îles Howe d'autres terres situées au sud-est, et auxquelles on n'en donna pas de particulier: on y en joignit aussi deux à l'ouest et deux autres plus

petites qui furent appelées *les Bickerton*. Le milieu des îles Howe est par $18^{\circ} 32'$ sud, et $175^{\circ} 53'$ ouest; celui des îles Bickerton par $18^{\circ} 47'$ sud, et $174^{\circ} 48'$ ouest.

Edwards avait très-inutilement imposé le nom de Howe au groupe que Cook avait désigné par celui de *Vavao*. La dénomination imaginée par Edwards n'a pas été adoptée; car il y a bien assez d'îles et de groupes Howe. L'île de Bickerton est Latté.

En se rapprochant d'Anamouka, Edwards rencontra l'île Gardner par $17^{\circ} 57'$ sud, et $175^{\circ} 16'$ ouest. Il pensa que l'on pouvait facilement aborder à sa côte nord-ouest. Elle est inhabitée et absolument plate; elle porte des traces visibles d'éruption volcanique; on vit de la fumée sortir de terre tout le long du rivage. Cette île est l'Amaroura de Maurelle (1).

Edwards alla au sud jusqu'à l'île Pylstaart, qu'il vit le 25, et qu'il reconnut à deux sommets de montagnes très-élevées; le 26 il passa entre Eoua et Tongatabou. Le 29 il mouilla dans la rade d'Anamouka; le *Tender* n'avait paru ni dans cette île, ni dans aucune de celles que l'on avait visitées. On en partit le 5 août.

(1) Voyez tom. I, pag. 258 de cet ouvrage.

Le 5 Edwards vit l'île Onouefou, à laquelle il donna le nom d'*île Proby*; elle est par $15^{\circ} 53'$ sud, et $175^{\circ} 51'$ ouest. Schouten et Lemaire qui l'avaient découverte, l'avaient appelée *Hope-Eyland* (île de l'*Espérance*), parce qu'ils espéraient y être bien accueillis, et y trouver des provisions. Cette île est grande et montueuse; on fit quelques échanges avec les habitans; leurs maisons étaient plus grandes que celles que l'on avait aperçues jusqu'alors dans le grand océan.

Comme on avait suffisamment visité les îles des Amis et les groupes voisins, Edwards se dirigea au nord, et arriva le 6 août aux îles Wallis; il fit, suivant l'usage, un cadeau à la première pirogue qui s'approcha. Les naturels montèrent à bord; ils commirent un vol, et s'enfuirent de peur d'être punis. Ils ont, comme beaucoup d'autres insulaires, la coutume de se couper le petit doigt de la main.

On prit ensuite la route suivie par Carteret, et postérieurement par Bligh, et l'on se dirigea pour passer entre la terre du Saint-Esprit et Santa-Cruz. Le 8 août on eut connaissance d'une île dans l'ouest; mais l'on ne trouva pas fond en sondant. On passa le long de l'île, qui parut montueuse, et l'on vit plusieurs maisons entre les arbres qui bordaient le rivage. Les collines sont cultivées

jusqu'au sommet, indice d'une population nombreuse. L'île à environ sept milles de long; elle est située par $12^{\circ} 29'$ sud, et $185^{\circ} 3'$ ouest. Les habitans lui donnent le nom de *Rotouma*; Edwards lui imposa celui de *Grenville*. A la vue de la frégate les Indiens s'embarquèrent sur leurs pirogues, et sortirent en grand nombre. Cette flotte s'avança à la rame vers la *Pandore*, et poussa le cri de guerre : tous ces hommes étaient armés de massues. On reconnut qu'ils étaient venus dans des intentions hostiles, car ils n'avaient pas de femmes avec eux. Pour éviter toute aventure fâcheuse, on leur tira un coup de fusil à poudre; sans doute les armes à feu leur étaient inconnues, tant ils montrèrent de frayeur. Enfin quelques-uns s'approchèrent de la frégate et y montèrent; leurs mouvemens exprimaient la crainte et l'admiration : ces sentimens ne les empêchèrent pas de se livrer au vol, qu'ils paraissaient avoir étudié à fond. Leur peau était tatouée en relief, et offrait des figures d'hommes et d'animaux.

En continuant à naviguer vers le nord-ouest, on ne vit pas de terre; mais le 11 août, en sondant on se trouva tout à coup sur un banc de corail où la sonde ne rapporta que onze brasses; on conçut de vives inquiétudes qui heureusement se dissipèrent au bout de cinq minutes; on ne trouva

plus de fond avec une ligne de cent-cinquante brasses. Cet écueil fut nommé *écueil de la Pandore*; il est situé par $11^{\circ} 29'$ sud, et $188^{\circ} 8'$ ouest.

Le 12 on aperçut une île boisée et inhabitée; elle était remarquable par deux promontoires, dont un ressemblait à un clocher, et l'autre à une mitre; on lui donna le nom de ce dernier objet. En faisant route à l'ouest, on vit une autre île qui n'avait qu'un mille de long, mais qui était bien cultivée et bien peuplée. La côte de l'est au sud est bordée d'un rivage de sable blanc, et si escarpée que l'on ne put y aborder. Cette terre fut nommée île *Cherry*. Le 13 une autre île boisée fut découverte; quoiqu'on n'aperçût pas d'habitans, on vit de la fumée en différens endroits; cette île, qui eut le nom d'île *Pitt*, est située par $11^{\circ} 50'$ sud et $193^{\circ} 14'$ ouest.

Il était nécessaire de naviguer avec la plus grande précaution au milieu d'une mer peu connue. Le 17 à minuit la frégate dut son salut à la vigilance de B. Well, matelot qui était en vigie; il avertit qu'il voyait des bas-fonds, et à l'instant on aperçut à l'avant des rochers des deux côtés. On n'eut que le temps de virer de bord. Le jour venu, on examina le danger, et l'on reconnut que l'on avait été sur le point de se trouver engagé entre deux récifs, qui ne devaient pas tarder à former une île avec une lagune dans le centre.

Le 23 on vit les terres de la Louisiade ; on navigua ensuite à l'ouest, et bientôt on eut devant soi le détroit de l'Endeavour. On espérait avoir échappé aux dangers que Cook avait courus, cependant le 25 on aperçut beaucoup d'écueils. La mer n'y brisait pas avec beaucoup de force ; il y en avait en avant. On fit petites voiles, on changea de route : bientôt leur nombre augmenta ; il n'y eut plus moyen de s'en dégager en s'avancant vers le sud. On courut à l'ouest où la mer paraissait ouverte ; ce ne fut pas pour long-temps, on y découvrit une île et des brisans qui s'étendaient très-loin ; ils bouchaient le passage. On passa toute la nuit à louvoyer.

On s'éloigna de ces dangers le 26 au matin, et l'on découvrit quatre îles que l'on nomma *les Murray* ; on était alors par $9^{\circ} 57'$ sud et $216^{\circ} 37'$ ouest. On vit sur la plus grande une espèce de construction qui ressemblait à un fort. Trois pirogues à deux mâts voguaient au milieu des écueils. Le 28 en prolongeant le récif, on crut voir une ouverture ; alors Edwards donna ordre au lieutenant Corner d'aller reconnaître si la frégate pouvait passer ; cet officier, avant de partir, monta au haut du grand mât pour mieux observer la nature de ces parages difficiles. Quelque temps auparavant on avait toujours mis à la cape pendant la nuit, parce que Bougainville décrit cette

mer comme très-orageuse ; cependant le voyage durant depuis si long-temps, lorsque le vent était favorable, on en profitait avec petites voiles, surtout après avoir quitté les parages voisins du détroit de Bougainville : on était empressé de sortir d'une mer inconnue.

A cinq heures après midi la penniche avertit par un signal qu'elle avait trouvé un passage pour la frégate au milieu des récifs. Cette indication ne parut pas suffisante à Edwards dans une mer semée d'écueils ; il voulut attendre le retour de Corner : on lui fit signal de se rapprocher, et on le répéta plusieurs fois. Sur ces entrefaites la nuit arriva. Edwards se souvenant du malheur qu'il avait eu de perdre son petit canot et le *Tender*, eut recours à tous les moyens possibles de faire revenir la penniche pour être bien sûr de la marche que la frégate devait tenir. On alluma des fanaux, on tira des coup de fusil ; la penniche y répondit : on vit la lumière de ses signaux ; on supposa qu'il serait bientôt le long du bâtiment. En jetant la sonde, on ne trouva pas fond à 110 brasses. Un moment après on aperçut la penniche à l'arrière ; aussitôt Edwards donna ordre de mettre à la cape. Déjà on avait amené la grande voile, on allait serrer les autres, lorsque la frégate toucha sur des rochers. Au même instant la penniche fut le long du bord ; on mit toutes les voiles

dehors pour se dégager : ce fut inutile ; les embarcations furent lancées à la mer pour aller mouiller une ancre ; mais avant qu'elles fussent toutes dehors, le charpentier annonça que la frégate faisait dix-huit pouces d'eau par cinq minutes ; un quart d'heure après, il y en avait neuf pouces dans la cale. On fit jouer les pompes, on vida l'eau par les sabords ; pour augmenter le nombre des bras, on ôta les fers à quelques-uns des prisonniers, et on les mit aux pompes. Dans ce moment terrible, il s'éleva une raffale, qui poussa la frégate contre les rochers avec tant de force, que chacun crut qu'elle allait s'entr'ouvrir. La nuit était noire et orageuse, la position des Anglais devenait à chaque instant plus périlleuse. Vers dix heures le mouvement de la mer éleva le bâtiment au-dessus des écueils, et on laissa tomber l'ancre par quinze brasses.

Edwards ordonna de jeter les canons à la mer ; toutes les personnes qui n'étaient pas absolument nécessaires aux pompes, travaillèrent à passer une grande voile sous la quille du bâtiment pour tâcher de boucher le trou. Par un malheur affreux, une pompe à chaîne rompit ; l'eau augmenta aussitôt à vue d'œil. Il fallut renoncer à tirer parti de la voile. Chacun se mit à pomper et à vider l'eau. Un seul des canots put s'approcher de la frégate, parce que la mer brisait de tous côtés

avec une violence inconcevable. Bientôt le bâtiment se pencha sur un des côtés et s'enfonça. Des canons que l'on voulait jeter à la mer suivirent le mouvement du vaisseau en roulant ; ils écrasèrent un homme ; un autre fut tué par la chute d'une vergue.

La fatigue des hommes qui pompaient était extrême ; on leur donna pour les rafraîchir de la bière forte qui avait été brassée à Anamouka et qui était très-bonne ; heureusement il y en avait une barrique sur le pont. Ce soulagement fit grand bien aux matelots et n'eut pas l'inconvénient de l'eau-de-vie qui les aurait enivrés. Au reste, dans cette circonstance si critique, tous se conduisirent avec beaucoup de courage et de docilité. On ranimait ceux qui étaient aux pompes par l'espoir de voir bientôt paraître le jour.

Vers quatre heures du matin, les officiers, sur l'invitation du capitaine, tinrent conseil sur le parti qu'il convenait de prendre. La frégate continuant à s'enfoncer, l'avis unanime fut qu'il n'était plus possible de rien faire pour la sauver, et qu'il fallait uniquement s'occuper du salut de l'équipage. On détacha les mâts de hune et de perroquet, ainsi que les vergues et tout ce qui pouvait surnager, afin que si le bâtiment allait tout à coup à fond, chacun pût saisir quelque chose ; on ôta les fers aux prisonniers.

Cependant l'eau entra par les sabords avec plus de vitesse qu'on ne l'enlevait avec les pompes. Malgré l'imminence du danger, chacun restait à son poste. Enfin la frégate se coucha entièrement sur le côté en donnant une violente secousse. Dans ce moment un des officiers cria au capitaine qui était sur le gaillard d'arrière : « L'ancre au bossoir est sous l'eau, la frégate coule à fond : que Dieu ait pitié de nous ! » Le bâtiment donna une dernière secousse, et s'enfonça dans l'instant où chacun cherchait à gagner le côté qui n'était pas encore submergé. L'équipage eut le temps de sauter par-dessus le bord en jetant un cri effroyable. Le bruit des vagues et le sifflement du vent se joignaient aux gémissemens des hommes qui se noyaient, et qui apelaient du secours. Il est impossible d'imaginer une catastrophe plus déchirante ; l'obscurité de la nuit en redoublait l'horreur. Les courans poussaient les canots à une distance considérable du lieu du naufrage ; pendant une demi-heure et plus, ces embarcations recueillirent les infortunés qui étaient encore en vie.

Enfin le jour parut, et le soleil vint éclairer la triste situation des Anglais. Un ilot sablonneux, long de quatre milles, et large de trente pas, fut le seul espace solide qui s'offrit à leurs yeux pour y prendre du repos. Tous les canots étant réunis,

Edwards fit la revue de son monde ; trente-cinq hommes et quatre prisonniers s'étaient noyés.

Après qu'on eut repris un peu de force, on hala les embarcations à terre, et on établit un poste de garde pour veiller sur les prisonniers. Heureusement qu'en envoyant la penniche reconnaître la passe, on y avait jeté une barrique d'eau, une barrique de vin, un peu de biscuit, des fusils et des cartouches. Mais la chaleur du soleil, augmentée par la réverbération du sable, devint insupportable, et la quantité d'eau de mer que chacun avait avalée occasiona une soif ardente ; on en souffrit incroyablement. Toutefois on ne distribua pas d'eau fraîche le premier jour ; car en examinant la provision, l'on trouva qu'elle ne durerait que seize jours en réduisant chaque homme à la ration journalière de deux petits verres.

On découvrit heureusement dans un canot une scie et un marteau ; ces deux outils mirent les Anglais à même de faire à leurs canots les réparations nécessaires pour entreprendre un long voyage. On cloua des planches contre les bords et on les garnit de toiles à voile. Ces préparatifs prirent le reste de la journée. Au milieu de la nuit on fut réveillé par le tapage que fit un matelot. On craignit qu'ayant volé du vin, il ne se fut enivré ; mais on découvrit que ce malheureux ne pouvant supporter le tourment de la soif qui le

dévorait, avait bu de l'eau de mer; il en était résulté une fièvre chaude, qui dégénéra en frénésie, et il mourut dans le cours du voyage.

Le 30 le maître d'équipage alla examiner la carcasse de la frégate, pour voir s'il en pourrait retirer quelque chose. Il revint au bout de deux heures avec un chat qui s'était sauvé sur la hune du grand mât; il apporta aussi un grand morceau de ce mât, qu'il avait coupé, et une quinzaine de pieds de la chaîne du gouvernail, qui était en cuivre; on la brisa, et on en fit des clous.

On avait fait cuire de grands coquillages que l'on coupa en morceaux pour les manger; mais l'on était trop altéré pour toucher à ce mets, qui eût encore augmenté l'ardeur de la soif. Le soir chacun eut un verre d'eau; les officiers donnèrent leur ration pour faire du thé: on en distribua une cuillerée à chaque homme; cette petite quantité rafraîchit et humecta le palais de ces malheureux, et leur procura ainsi un grand soulagement.

Le 31 août à midi tout était prêt; la petite escadre appareilla, après que le capitaine eut indiqué aux embarcations la longitude et la latitude de Timor, dont on était alors éloigné de 1100 milles, ou de 275 milles géographiques. L'écueil sur lequel la *Pandore* avait fait naufrage est situé par 11° 22' sud, et 216° 22' ouest.

La chaloupe portait trente-six hommes, la pen-

niche vingt-cinq, chaque yole vingt-quatre à vingt-cinq; les prisonniers étaient répartis dans les diverses embarcations. On plaça les avirons en croix pour former un abri qui couvrait les deux tiers de l'équipage. On avait des balances en bois pour mesurer la ration de biscuit de chaque homme, qui était du poids d'une balle de fusil. On aperçut bientôt dans le sud une île de rochers, qui était toute entourée de brisans très-étendus. Comme la plus grande partie des provisions se trouvait à bord de la chaloupe, les embarcations naviguaient de conserve pendant la nuit; elles s'amarrèrent les unes aux autres avec des grelins qu'on larguait pendant le jour.

A huit heures du soir les deux yoles allèrent de l'avant pour reconnaître la côte de la Nouvelle-Hollande et chercher une aiguade. Quoiqu'on leur eût dit que toute cette contrée était d'une aridité extrême, elles découvrirent dans une jolie baie une source peu éloignée du rivage; on se gorgea d'eau; on en emplit une chaudière et deux bouteilles. Sur ces entrefaites la chaloupe et la péniche avaient continué leur route: on leur fit des signaux pour les instruire de la découverte; mais elles étaient trop éloignées de l'avant pour les apercevoir; on força de voile pour les atteindre.

Tandis que les yoles faisaient le tour de la baie, deux pirogues s'en approchèrent; les hommes qui

les montaient, au nombre de trois dans chacune, étaient tout noirs : ils firent signe aux Anglais de venir à eux ; ils étaient entièrement nus et avaient une physionomie farouche ; comme les relations des voyageurs donnaient une très-mauvaise idée du caractère de ces Indiens, les Anglais ne jugèrent pas à propos de les aller trouver.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures que les yoles rejoignirent les grandes embarcations. A dix heures du soir un cri terrible se fit entendre : « Rochers de l'avant ! » On était au milieu des récifs ; il est difficile de concevoir comment les Anglais, épuisés et abattus par la fatigue, firent pour se tirer du milieu de ces écueils.

On aborda une île habitée : on espérait y renouveler la provision d'eau ; mais à l'approche des Anglais, les naturels se rassemblèrent sur le rivage ; ils étaient d'un noir foncé et absolument nus. On leur fit signe que l'on avait besoin d'eau, ce qu'ils comprirent très-bien ; car en échange d'un couteau et de quelques boutons, ils apportèrent un grand vase plein d'eau qui était excellente ; il fut vidé en un clin d'œil : on le leur rendit pour qu'ils l'emplissent de nouveau ; ils le posèrent à terre en donnant à entendre par signes de venir le prendre. On s'en garda bien, car on aperçut les femmes et les enfans qui accouraient avec des flèches et des arcs. Les sauvages s'armèrent, et en

un clin d'œil lancèrent aux Anglais une grêle de traits, qui fort heureusement n'atteignirent personne ; en effet une flèche qui passa entre le capitaine et le troisième lieutenant, alla percer un bordage épais d'un pouce. Aussitôt on fit feu sur ces sauvages ; ils prirent la fuite ; on n'en vit tomber aucun. Cette aventure désagréable fit perdre tout espoir de pouvoir se procurer aucun secours sur cette île.

On observa que les passes entre les récifs étaient parfaitement saines, et laissaient un espace suffisant pour y naviguer. En plantant des arbres sur ces îles, elles pourraient servir de point de reconnaissance.

On vogua vers d'autres îles que l'on avait en vue, et l'on envoya des hommes armés à terre, en leur recommandant bien de ne pas trop s'écarter du rivage. Ils revinrent sans avoir rencontré personne. On appela ces îles *Plum-Islands* (îles aux Prunes), à cause d'un petit fruit d'un goût aigrelet et âpre, qui n'est pas mangeable et que l'on y trouva en grande quantité.

Le soir on alla mouiller près d'autres îles ; c'étaient les dernières où l'on pouvait se flatter de trouver quelque secours ; la nuit était extrêmement noire. On dormit tranquillement, et ce sommeil paisible permit aux naufragés de reprendre un peu de force.